

LÉON-PAUL FARGUE

haute
s o l i t u d e

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

ISBN 2-07-026635-4

*Tous droits d'adaptation, de reproduction
et de traduction réservés pour tous pays.*

© *Émile-Paul Frères, 1941.*

© *Éditions Gallimard, 1966.*

Imprimé en France.

Léon-Paul Fargue est né le 5 mars 1876. Il fait de bonnes études au collège Rollin, au lycée Janson-de-Sailly, puis au lycée Henri-IV où il se lie avec Alfred Jarry.

Étudiant à la Sorbonne, il hésite entre la littérature, la peinture, la musique. Il participe à la création de revues : *Croisade*, avec Francis Jourdain et Maurice Tourneur, *L'Art littéraire*, avec Alfred Jarry. Le *Mercure de France* publie bientôt ses poèmes.

En 1909, il rencontre Valéry Larbaud à l'enterrement de Charles-Louis Philippe, et ce sera le début d'une amitié importante.

Dans les années d'après-guerre, Fargue dirige la revue *Commerce* avec Jean Paulhan, Valéry Larbaud et Paul Valéry. En 1943, au cours d'un repas avec Picasso, il est frappé d'hémiplégie et restera paralysé. Il reçoit en 1946 le Grand Prix de la ville de Paris et il meurt le 24 novembre 1947, chez lui, boulevard Montparnasse.

Son œuvre comprend des poèmes en prose et en vers : *Trancrède*, *Pour la musique*, *Vulturne*, *Haute solitude...*, et aussi des proses et des essais : *Sous la lampe*, *D'après Paris*, *Le piéton de Paris*, *La lanterne magique...*

... Puyz furent servies...

... Des happelourdes, des badigonyeuses, des étangourres, des auchares de mer, des godiveaulx de lévrier, biens bons, des bourbelettes, Primeronges, des bregizollons, des frelinginingues, des starabillatz, des cornicabotz, des cornamcuz revestuz de bize, des jerangoys, de la mopsopige, des chinfreneaulx, des volepupinges, des ondespondredetz, de la friande vestanpenarderie, des bandyelivagues, viande rare, des notrodilles, des spopondrilloches, des ancrastabotz, des croquinpedaignes, des gringuenauldes à la joncade...

(Comment furent les dames
Lanternes servies à soupper.)

(Rabelais. *Le cinquième
livre du bon Pantagruel, cha-
pitre XXXIII bis.*)

Je rêvais

*Un poète ayant fait un voyage de rêve
M'a dit qu'il existait dans un ciel radieux
Une étoile où jamais ne sonne l'heure brève
L'heure brève où les cœurs se brisent en adieux.*

(Chanson de Paul Delmet.)

On commençait à trouver là-haut, dans cette dimension hors classe, que je ne me tenais pas tout à fait tranquille. Je m'en rendais compte.

J'avais été bien accueilli, comme un rêveur un peu zénoneur que n'a pas trop surpris la mort.

Mais voici que j'avais donné des signes manifestes d'inquiétude. Un rogaton d'idée tronquée, comme l'avant-train d'une guêpe qu'on a guillotiné et qui continue de faire sa toilette et de se décaper frénétiquement les pattes, fredonnait à nouveau dans ma tête vitreuse.

Je tendais encore à mes limites, à me rassembler dans ma personne, à recorseter ma chrysalide. Un homme nouveau se coagulait.

Mon chiffre, mon vieux matricule de désintégré se rallongeait furtivement en majuscule patronymique. Hep! Le monogramme du vieil homme s'esquive de la corvée de Dieu! L'insecte sautillant cherche à se réunir...

— Pas si las de vivre, chuchotaient-ils, pour tant remuer dans l'être...

— Il va cailler le lait des sphères.

— Il est comme ces chats mal coupés qui chassent encore.

— Est-ce un révolutionnaire ? Est-ce un figurant qui montre du zèle et fait de son mieux pour créer une agitation factice ?

— Plus que suspect...

— La métempycose n'avait pas pris. Le dialyseur n'a pas donné grand-chose...

— Faut-il allumer la main de gloire ?

— Que ceux qui dorment, dorment. Que ceux qui sont éveillés restent éveillés...

— Mais voyez-le donc qui se défile! Hognaient les voix silencieuses de l'éther...

Le sanhédrin se rapprochait, se groupait par échelons, comme un grand repas bien ordonnancé, bien suivi par les plateaux. Les partis divins commencèrent à tinter, se heurtèrent avec des mots de cristal d'une familiarité princière. Un dieu mexicain, bloc d'obsidiane aux yeux pleins de ciel, fondé de

pouvoirs de la montagne et de la pluie, prit ma défense.

Je discutais enfin devant d'immenses coquillages multivalves aux yeux préhensiles comme des sangsues, couronnés de tiares prismatiques, de réflecteurs et de glaces déformantes, pollués par l'amour, asséchés par les disciples, ravinés par l'exégèse, bahutés mais toujours augustes et suffisamment garnis de sagesse et d'objets usuels, qui décidèrent à tout événement, pour faire court, de me purger dans le mode d'une permission donnée pour la Terre, avec diversion de gré à gré du temporel et du spirituel, intelligence obligatoire avec garantie de l'Éternel, périscope à l'usage interne, faculté de voir sans être vu, face au côté transparent du verre qu'on appelle « soleil » (dont l'autre face est un miroir qui vous amène un imbécile), et toute licence de se mouvoir dans le temps comme dans l'espace.

Ils conclurent en soufflant d'émotion. Mais les mystiques font de la ptose et les dieux sont aérophages...

— Vomissez enfin d'un cœur lucide et mourez en toute connaissance de cause! Et rapportez-nous le tout. Cordialement.

Me voici donc redescendant, comme un parachute extra-lucide, en glissant le long de l'erg au filigrane adorable, moiré comme un dieu-calmar, à travers les sacrées blancheurs et les traînées albugineuses...

Je sens déjà l'éternel peu à peu se faner, se

trésailler, se fêler, se courber, comme un « témoin » dans un moufle.

Ça y est. Je commence à me parler dans la tête.

Cet espace et cette matière, dont les hommes ignoraient si lourdement les résolutions, les appogiatures, les stries incroyables, la palette indéfiniment relative et complémentaire, ma colonne descendante en a tout nouvellement le sens exquis.

... Mais quel est ce fût de fantôme qui monte, parallèle à moi comme un contrepoids d'ascenseur?

Je m'y reconnais passablement. Je retrouve, que je crois, par l'ourlet gauche, ce que j'apercevais naguère quand je montais par l'ourlet droit, le long d'un lumignon vertical, drapé sur la lueur, qui ressemble à mon souvenir, et que ma lanterne magique envoie dans le plumage de la nuit...

J'arrive à mieux voir son visage, et je m'aperçois qu'il porte au front les Stygmans de la Luçâze!...

... C'est vrai, c'est difficile à dire et à toucher. Il y faut encore beaucoup de précautions. Dès que j'y tâte avec ma tête fraîche émoulue de la bagarre, tout se refond dans le divin...

De temps à autre un astre sourd, jouant du cor bouché, tigre vitreux qui râle au bord de la cloche abyssale et que ma vieille âme frôle d'un peigne triste, lance, du fond d'une rumeur fumée par l'espace, une sorte d'aboi rose qui vient de cent milliards de siècles et de bêtes, et repasse lentement la revue de la mort...

Car j'ai frôlé, ça, c'est à moi, oui, j'ai frôlé

souvent, je voudrais bien savoir à quel moment de sa durée, de ses méthodes et de son amour, j'ai frôlé l'extrême pointe de quelque vie terrible, très anciennement roulée, frai d'un vieil espadon cosmique, portée d'une vieille planète chatte, amoureuse de trop de maîtres, qui brasillait et miaulait doucement dans l'éther, comme une voix plaintive qui vacille dans une chambre de malade éclairée sourdement dans la houle des toits...

Cette fois, je le sens, j'arrive dans la zone. J'aperçois, à perte de sol, de grandes étendues brossées de chagrin...

J'entends au-dessous de moi le tonnerre, comme une grande bête rêveuse et qui se retourne dans son sommeil. Enfin! Quelque chose de vivant!

Dépris par degrés de ma colonne descendante, je tâtonne. Et je me trompe d'époque, naturellement.

J'arrive au-dessus de l'époque secondaire : période jurassique. C'est bien ma veine.

Au secours! pensai-je. Autant... Pardon! Je n'ai pas encore l'habitude...

Je me plante à pic, dans une épouvantable odeur de houille, de tourbe et d'huître pas fraîche, à vingt mètres de deux sauriens géants qui se crochent avec fureur. Ils barrissent comme cent mille cavernes hantées, de leur gueule en fer à cheval. On dirait deux grottes de Staffa de molaires. Je reçois presque sans arrêt d'immenses paquets de vase et de glaires. Et ce que ça sent la pierre à

feu, le goudron, le ventre sale, le cadavre de la veille, la fiente verte! L'orage calfate les carapaces bleues des champignons monstres, et crête, d'un fil à fil vertigineux de boules électriques, les dépliant de surtarbrandur qui marchent à cloche-pied le long de l'horizon!

... Non! J'aimais tout cela quand je brûlais pour l'Histoire Naturelle et que je lisais les bouquins de Zimmermann, et que je croyais voir couler, dans la voilure de ma pauvre fenêtre, le grand coup d'œil, le grand appel de la lumière diluvienne. Je ne devais donc les revoir, je ne devais donc désaltérer cette passion que dans la mort? Pas comme ça, non, pas comme ça! Pas de mirage dans le temps! Pas maintenant! Ce n'est pas là ce que je cherche. Il me faut regagner ma propre histoire.

Là-dessus, il y a un fading de dimensions. J'oscille un peu dans les bruits et les écharpes sulfureuses, comme une petite barque secouée par le défilé d'un navire au large.

Je me balance, un instant que me réclame l'équation terrestre, entre le zénith et le nadir, et je repars dans cette tristesse mortelle qui se respire.

Bientôt, j'aperçois des grains dans le ciel, des fânes ailées... Voilà donc mes frères et leur pesanteur...

Enfin, je commence à raser les vieux biscuits de mer d'une tour, d'un dôme, d'un toit, d'un

clocher. Je me rapproche en tremblant des signes qu'ils écrivaient, des pains de fer qu'ils pétrissaient, des fruits de pierre qu'ils faisaient mûrir pour meubler leur tête sonore, depuis si longtemps seuls en vigie, moustachus de suie, blanchis de guano, criblés, ridés par des eaux distraites, foulés, creusés par des pieds brûlants ou trempés de spectres, s'épiant, clignant lentement des cils crasseux de leurs cadrans nocturnes, et qui n'entendaient que si peu de paroles...

... J'aurai glissé de palier en palier, jusqu'à tant que je sente l'haleine des rues, du ventre et du sexe roussi des maisons, farcies de denrées et de caches, des bouches édentées des portes, des fenêtres, des boutiques, dans le grondement des grils métalliques, des pompes et des œuvres trempées de la grande rumeur rageuse. Et je prends pied dans le ressac des scolopendres...

Je retrouve en frémissant le moutonnement d'une rue qui monte, des dos de passants qui s'arrêtent et respirent sournoisement l'un contre l'autre et qui se tisonnent secrètement, comme des insectes. De temps à autre, je distingue par transparence, dans son portemanteau de calcaire et de fibrine, la trousse d'un homme, l'œuf rouge à reprendre les bas, l'éponge de craie tuyautée, le sel bien taillé d'un organe sacré, pris dans un filet serré de manies...

Mais qu'est-ce qui me trouble et qui me rapproche ? J'ai sauté des murs...

Je plane au-dessus d'un caveau de famille, avec sa chapelle et ses petits vitraux, dont les yeux bleus me donnent la tremblote.

Et j'en vois monter, par des cordes, une espèce de grand plumier que suit un monôme vêtu de noir.

C'est curieux, je ne peux pas, d'en haut, m'écarter de ce plumier qui paraît me tenir tant au cœur ? Et je ne perds pas la distance.

... Un peu plus haut dans le temps qui mène, qui me tanne encore lentement, encore avec douceur.

... J'aperçois, devant une fenêtre délabrée et sur une haute cheminée de marbre, une petite cafetière en cuivre, ancienne. Et puis, c'est lui, mon chat, c'est bien lui ! les bras croisés, lové sur la tablette, au milieu de toutes sortes de petites bricoles. Il regarde, comme disait ma mère, il regarde passer ses loulous dans la rue...

Ça y est, j'accroche ma vie ! C'est ma chambre ! Il n'y a qu'à suivre.

... Mais ma chambre est éclairée en veilleuse par mes pauvres plafonniers, derniers souvenirs du petit atelier que nous avons dans les faubourgs... Tout est en demi-allumage. Et dans les coins, et sur les chaises, et sur le fauteuil, et dans le couloir, des ombres regardent à terre et ne m'offrent pas leur visage. Et je vois enfin dans mon lit, tirant ma

couverture de cheval, je vois, avec le mouvement de la honte et de la curiosité la plus avide, le corps sévère et qui sent son bois, la face de plastiline enfin fixée, enfin durcie, que la vie m'avait longuement, amoureusement travaillée pour la mort...

Alors, mon Dieu, qui m'attendait dans mes bas-fonds, parce qu'il n'aime pas le lyrisme, et qu'il ne veut pas que notre âme se tienne dans les grands mots qu'on a faits pour elle...

— Ne vous plaignez plus, dit-il. La dernière heure est celle où le plat est à point. Quand tu as ouvert un peu la bouche et que tu as fait le petit mouvement qui te séparait de toi-même, tu as failli rabattre le fumet de ton âme. Et ce n'est pas trop de toute une vie pour préparer un mets pareil. Amis, vous êtes de bons cuisiniers, et je n'en suis pas le mauvais chef. Ne craignez donc plus de fantômes...

— C'est moi qui t'ai fait revenir, puisque tu souhaitais de revivre, et non pas les sots démons qui te bourriaudaient dans ton cauchemar. Autrefois, je t'ai vu défourner de la femme. Aujourd'hui, je t'ai vu défourner de la maison. Je t'ai toujours suivi malgré toi, je t'ai toujours aimé malgré moi, depuis le jour qu'on t'a sorti d'une petite boîte sur un pan du ciel. Tu ne pouvais rien pour ta perte. Eveille-toi, reviens à moi, viens nous-en, remontons

ensemble. Ne cherche plus à trop comprendre. Et je te dirai quelque chose...

— Descends encore un peu dans ta case avant que nous ne repartions.

J'obéis à la voix du Maître et me retrouvai dans un atelier de céramistes qui chantaient sous le fantôme de mon père.

Hisse! Dieu me lança la corde. Et toute ma vie remonta devant moi.

LÉON-PAUL FARGUE

haute
s o l i t u d e

Héritier du symbolisme, parent du surréalisme, inventeur verbal extraordinaire, Fargue se révèle un visionnaire dans ses poèmes en prose. Il dit que *Haute solitude* est un « diorama d'états d'âme ».

Dans cette œuvre qui date de 1941, il revit aussi bien la nuit des temps préhistoriques que celle de la fin du monde. Et, entre les deux, cet univers fantastique lui aussi, ce Paris qu'il a tant aimé et dont il fut l'inoubliable *Piéton*. Paris dont il trace la géographie secrète, en compagnie des fantômes de ceux qui lui étaient chers. Paris des nuits blanches, des gares, des cafés.

Mais chaque route, chaque rue mène à ce haut lieu, unique : la solitude. « Je travaille à ma solitude, cherchant à la diriger dans la mer d'insomnie où nous a jetés la longue file des morts... »



9 782070 266357



82-V A26635
Extrait de la publication

ISBN 2-07-026635-4